

« Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles. » (Hébr. XIII, 8.)

« Maintenant, mes frères, dit en terminant sa Lettre le grand Apôtre, je vous prie de ne pas repousser une parole de consolation : car je vous ai écrit en très peu de mots. Sachez que notre frère Timothée est en liberté : c'est avec lui (s'il arrive bientôt) que je vous verrai. Saluez tous ceux qui vous conduisent et tous les saints. Nos frères d'Italie vous saluent. Que la grâce soit avec tous. Amen. » (Ibid. 22-23.)

Saint Paul dit qu'il écrit aux Hébreux en très peu de mots, mais ces mots, reconnaissons-le, renferment en eux un magnifique abrégé de toute la doctrine chrétienne, dans tout ce qu'elle a de plus élevé et de plus profond. Ils sont un commentaire clair, exact et parfait de la parole sacrée du Sauveur, et montrent à tout esprit droit que l'ancienne Loi n'était que l'annonce, la préparation et la figure de la loi nouvelle ; l'ancienne alliance de Dieu avec la race d'Abraham, la prophétie de la nouvelle alliance entre le Seigneur et toutes les nations de la terre, rachetées et purifiées par le sang de Jésus-Christ. Enfin, cette Épître expose, dans tout son jour, l'existence et l'ordonnance de l'ordre spirituel et divin, vrai milieu où doivent vivre les âmes, si elles ne veulent pas rompre avec le Dieu, auteur de tous les êtres, et séparer la terre où nous habitons, avec le ciel où Dieu surtout se révèle à ses enfants.

## CHAPITRE X

### LES APÔTRES.

#### I.

#### MARTYRE DE SAINT JACQUES LE MINEUR.

Les historiens nous apprennent que Porcius Festus venait de mourir, emporté par une mort soudaine, dans la deuxième année de son administration, et que la Palestine tout entière était en fermentation.

A Césarée, siège du gouvernement civil, les Syriens qui composaient la population de cette ville avec les Juifs, avaient fini par obtenir de Néron que ceux-ci fussent privés du droit de citoyens romains, que leur conférait le privilège de cité romaine accordé à Césarée. Cet affront mit les armes aux mains des Juifs, qui se soulevèrent dans toute la Palestine. Ainsi commencèrent ces révoltes qui eurent pour résultat la ruine de Jérusalem et la dispersion de la nation juive.

La haine des Juifs contre les Romains était surpassée par celle qu'ils portaient aux chrétiens, autant que la passion religieuse l'emporte en ardeur sur la passion politique. « Furiens d'avoir vu Paul échapper à leur vengeance, dit Eusèbe, les Juifs tournèrent leur rage contre Jacques, surnommé le frère du Seigneur, à qui les Apôtres avaient confié le siège épiscopal de Jérusa-

lem. » (Hist. ecl. Liv. II, ch. xxiii.) Comme il n'y avait pas de gouverneur à Jérusalem, ils profitèrent de cet interrègne pour exécuter leurs projets sanguinaires, et avant l'arrivée d'Albinus, successeur de Festus, ils résolurent la mort de l'évêque de Jérusalem.

« On était, dit Hégésippe, auteur contemporain, à l'époque des solennités pascales. Plusieurs Juifs vinrent trouver Jacques et lui demandèrent : Quelle est la *porte* de Jésus ? (Doctrine ouverte par Jésus.) Jacques leur démontra que Jésus était le Sauveur et quelques-uns, touchés de sa parole embrassèrent la foi. De ce nombre se trouvaient les principaux d'entre le peuple. A la nouvelle de leur conversion, les scribes et les pharisiens se rassemblèrent en tumulte, criant que la nation tout entière était séduite. Ils se saisissent de Jacques et l'entraînent sur la plate-forme du temple : Juste ! lui disent-ils, nous avons confiance en toi. On trompe le peuple au nom d'un imposteur crucifié. Parle donc et dis-nous la vérité sur Jésus ! Jacques élevant la voix, répondit : Pourquoi m'interrogez-vous sur Jésus, le Fils de l'homme ? Il siège dans les cieus, à la droite de la majesté divine, et un jour il reviendra sur les nuées du ciel. — A ces mots ceux d'entre la foule qui avaient embrassé la foi, commencèrent à s'écrier : *Hosannah* au Fils de David ! Mais les scribes et les pharisiens s'élançant sur la plate-forme, dirent au peuple : Le Juste lui-même est donc séduit ! Et saisissant Jacques, ils le précipitèrent du haut en bas du portique. Après cette chute, Jacques eut encore la force de s'agenouiller. Il pria en disant : Seigneur, mon Dieu et mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Cependant les scribes, toujours plus furieux, poussaient des cris de mort. Lapidons Jacques le Juste, vociféraient-ils. Ils lançaient déjà les premières pierres, lorsqu'un prêtre, de la race des Réchabites, s'interposa et dit : Arrê-

tez ! que faites-vous ? Le juste prie pour vous. Mais dans l'intervalle un foulon asséna sur la tête de Jacques un coup de son marteau, et le tua. Ce fut ainsi que le saint évêque couronna sa vie par un heureux martyre. Il fut enseveli au lieu même de son supplice, et l'on voit encore aujourd'hui son tombeau près des ruines du temple. » (Hég. cité par Eusèbe, liv. II, ch. xxiii.)

L'abbé Darras ajoute : « Le récit d'Hégésippe est confirmé et complété sur quelques points par l'historien Josèphe. « Quand on eut appris à Rome, dit-il, la fin prématurée de Festus, Néron lui désigna pour successeur Albinus qu'il fit partir immédiatement pour la Judée. Mais dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à l'arrivée du gouverneur nouveau, le souverain Pontife Ananus (fils du premier Ananus, beau-père de Caïphe) Sadducéen audacieux et violent, se crut autorisé à se livrer à toutes ses vengeances. Il fit comparaitre devant le sanhédrin Jacques, frère de Jésus, surnommé Christ, avec quelques autres personnages, les accusant d'avoir violé la Loi d'Israël, et, sans les entendre, il les fit lapider par la populace. Ce crime souleva l'indignation des citoyens modérés et véritablement pieux de Jérusalem. Ils firent secrètement prier le roi Agrippa d'avoir à réprimer l'insolence du grand-prêtre, et en même temps ils prévirent Albinus de ce qui s'était passé. Le nouveau gouverneur avait déjà quitté Alexandrie, se dirigeant vers Jérusalem, quand les envoyés Juifs le rencontrèrent et lui apprirent qu'Ananus avait outragé la puissance romaine en convoquant le sanhédrin sans l'autorisation du gouverneur. Albinus à cette nouvelle écrivit à Ananus dans les termes de la plus vive irritation, le menaçant d'un châtement exemplaire. En effet, sur la plainte du gouverneur, Agrippa destitua Ananus, et donna le pontificat à Jésus, fils de Damnée. » Ainsi la haine du Christ se transmettait comme un héritage

dans la famille de Caïphe et d'Anne. Les enfants martyrisaient les Apôtres du Dieu que les pères avaient crucifié, et la vengeance céleste suivait la trace du sang, de génération en génération. En effet, dix ans plus tard, Ananus le jeune était étranglé par les Zélotes. » (Hist. Eccl. Tom. VI, p. 170.)

II.

ÉPÎTRE CATHOLIQUE DE SAINT JACQUES.

Le saint apôtre Jacques, dit le Juste, a écrit une Épître que nous possédons. Il l'adresse aux douze tribus qui sont dans la dispersion, au milieu des Gentils. Cousin de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il semble qu'il en avait le cœur paternel, et qu'en l'absence du Maître, le disciple parlait pour Lui, à ces Juifs, que l'Esprit-Saint avait détachés de la masse impie et déicide de la nation réprouvée.

Saint Jacques commence par prêcher le mystère du *Christ aimant et souffrant* : « Mes frères, dit-il, regardez comme sujet de toute joie les diverses épreuves qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi opère la patience. Or, la patience à l'œuvre parfaite, de façon que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant en aucune chose. » (Jac. 1, 2-4.) Voilà donc proclamée par le Juste, la grande doctrine de l'amour divin marié à la souffrance; mariage surnaturel, nécessaire, en toute âme, mais qu'il faut demander à Dieu d'opérer en nous. « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu... Mais qu'il la demande avec foi, sans aucune hésitation. Car celui qui hésite ressemble au flot de la mer, qui est agité et emporté çà et là par le vent. » (Ibid. 5, 6.)

Alors, avec une abondance de figures et une grâce parfaite, saint Jacques, parle du riche qui passe comme la fleur des champs; de l'homme généreux dans la tentation, lequel recevra la couronne de vie; de la concupiscence qui est en chacun de nous, du Père des lumières, auteur de tout don parfait, en qui il n'y a ni ombre, ni vicissitude. « Car c'est volontairement qu'il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous soyons quelque commencement de sa créature; » (Jac. 1, 18.) disons de son œuvre divine qu'ébauchée sur la terre par la parole et la grâce du Verbe et de l'Esprit, elle s'épanouira au ciel dans la perfection et la gloire.

Au second chapitre, l'Apôtre recommande le respect du pauvre. Comme il est bien encore, en cela, le parent de Jésus-Christ! Puis il prononce ces paroles, qui condamnaient par avance la doctrine protestante de la foi sans les œuvres : « Mes frères, que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? Est-ce que la foi pourra le sauver? En effet, si un frère ou une sœur sont nus ou manquent de la nourriture quotidienne, et que quelqu'un de vous leur dise : Allez en paix, réchauffez-vous et rassasiez-vous, sans leur donner ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela servira-t-il? De même aussi la foi qui n'a pas les œuvres est morte en elle-même. » (Ibid. II, 14-17.) L'Apôtre développe ensuite magnifiquement cette doctrine.

Dans le troisième chapitre, se trouvent des paroles mémorables sur la langue : « Si quelqu'un ne pèche point en paroles, c'est un homme parfait : il peut même avec le frein, gouverner tout le corps. » (Ibid. III, 2.) En effet, *la bouche parle de l'abondance du cœur*, et quand nos discours sont bons, c'est que notre cœur est parfait. Ce que le mors est aux chevaux, le gouvernail aux vaisseaux, la langue le devient pour la vie de l'homme, qu'elle dirige dans la bonne voie. Mais aussi elle est un

feu et un monde d'iniquité, quand elle est l'organe d'un cœur corrompu. On dompte les bêtes sauvages ; « Mais la langue, nul homme ne peut la dompter. » (Jac. III, 8.) Qui saurait dompter une âme libre, qui refuse le joug de la sagesse ? Or, la langue s'identifie avec l'âme qui parle par elle.

« Si vous avez le zèle amer et l'esprit de contention dans vos cœurs, ne vous glorifiez point, et ne mentez pas contre la vérité. Une telle sagesse ne descend pas d'en haut ; elle est terrestre, animale et diabolique. Car où il y a ce zèle et cette contention, là aussi est l'inconstance et toute œuvre perverse. Au contraire, la sagesse qui vient d'en haut, est d'abord chaste, puis amie de la paix, modérée, facile à persuader, une de sentiments avec les bons, pleine de miséricorde et de bons fruits, ne jugeant point, n'ayant pas de dissimulation... » (Ibid. 14-17.) Que l'on vante les quelques sentences tombées des lèvres de la philosophie antique, si on le veut, mais que l'on admire ces lettres de nos auteurs sacrés, toutes pleines de l'inspiration divine et de la plus haute sagesse. Rien de pareil n'est sorti de l'intelligence d'un simple mortel.

Après avoir, au chapitre IV<sup>e</sup> de son Épître, indiqué la source des guerres et des procès, c'est-à-dire les convoitises, puis montré que la vie n'est « qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps et bientôt est dissipée », (Ibid. IV, 13.) il s'écrie au chapitre V<sup>e</sup> : « Maintenant, riches, pleurez, poussez des hurlements à cause des malheurs qui viendront sur vous ; vos richesses sont tombées en pourriture, et les vers ont mangé vos vêtements ; votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera vos chairs comme un feu. Vous vous êtes théaurisé la colère pour les derniers jours. Voilà que le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs, et

dont vous les avez frustrés, crie ; et leur clameur est montée jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées. Vous avez fait bonne chère sur la terre, vous avez engraisé vos cœurs dans une abondance de luxe, pour le jour du sacrifice. Vous avez condamné et tué le Juste, et il ne vous a pas résisté. Mais vous, mes frères, persévérez dans la patience jusqu'à l'avènement du Seigneur. Vous voyez que le laboureur espérant recueillir le fruit précieux de la terre, attend patiemment, jusqu'à ce qu'il reçoive celui de la première et de l'arrière saison. » (Jac. V, 1-7.)

Qui n'admirerait aussi cette force et cette droiture : « Que votre discours soit : Oui, oui ; non, non, afin que vous ne tombiez pas sous le jugement ? » (Ibid. 12.)

Comment le protestantisme niera-t-il encore l'existence du sacrement de l'Extrême-Onction quand il aura lu ces mots : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les prêtres de l'Église, et que ceux-ci prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera ; et s'il a des péchés, ils lui seront remis ? » (Ibid. 14, 15.)

Saint Jacques ajoute pour les prêtres et les fidèles : « Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés, car la prière persévérante du juste peut beaucoup. » (Ibid. 16.)

On voit que l'Église conservait, dans le secret, plusieurs des dons que le Seigneur lui avait confiés, et qu'elle en transmettait la connaissance, par la tradition orale, pour ne pas les exposer, soit à une fausse interprétation, soit à la profanation.

III.

MARTYRE DE SAINT MARC.

« L'année où saint Jacques souffrait le martyre à Jérusalem, saint Marc subit le sien à Alexandrie. Le glorieux évangéliste, disciple de saint Pierre, avait fondé en Italie l'église d'Aquilée, où l'on conserva longtemps le texte original de l'Évangile écrit de sa main. Envoyé par le prince des Apôtres en Égypte, il fixa son siège à Alexandrie et y constitua cette chrétienté florissante dont le Juif Philon nous a décrit les merveilles. Mais son zèle ne se borna point à la conquête de cette illustre cité. Il étendit sa sphère d'action sur la Lybie, la Marmarique, la Pentapole, la province d'Ammon et l'Égypte tout entière. Enfin il tomba entre les mains des infidèles d'Alexandrie. Un jour de Pâques, pendant qu'il célébrait les divins mystères, les païens se saisirent de sa personne, lui attachèrent une corde au cou et le traînèrent jusqu'au Boucoléon, sur le rivage de la mer, en face de l'église souterraine où ils l'avaient découvert. Durant le trajet, sa chair se déchirait en lambeaux et ensanglantait les rochers. Vers le soir, comme il respirait encore, on le jeta dans un cachot. Au milieu de la nuit il fut consolé d'abord par une vision angélique, puis par une apparition du Seigneur, qui l'appelait dans son royaume céleste. Au matin, les idolâtres le vinrent prendre et le traînèrent comme la veille, sur les rochers du Boucoléon. Seigneur, dit-il, je remets mon âme entre vos mains. Et il expira. On était à la huitième année du règne de Néron. De pieux fidèles d'Alexandrie lui rendirent les honneurs de la sépulture et dépo-

sèrent son corps au lieu dit de la *Roche-Taillée*. Saint Marc avait ordonné de son vivant le bienheureux Anienus pour le suppléer à Alexandrie, pendant les voyages qu'il était obligé de faire. Il avait institué dans les autres provinces un grand nombre d'évêques, de prêtres et de diacres. » Ainsi s'exprime le martyrologe de Bède. Vers le V<sup>e</sup> siècle, les reliques de l'Évangéliste furent transportées à Alexandrie, d'où les Vénitiens, en 815, les apportèrent dans leur capitale, plaçant ainsi leur république sous la protection du lion de saint Marc. »

Cette page, que nous empruntons au savant historien, l'abbé Darras, montre la grande activité des Apôtres et de leurs disciples. Non contents de prêcher à toute créature et de convertir les foules, ils créaient des évêchés, sacraient des évêques et multipliaient les chrétientés. Faut-il s'étonner, ainsi que saint Paul l'atteste lui-même, que l'Évangile déjà à son époque, eût été prêché dans le monde entier ?

IV.

SAINT PIERRE, A LA MORT ET AU TOMBEAU  
DE LA SAINTE VIERGE.

Reprenons maintenant les courses apostoliques du chef de l'Église, et suivons-le dans ses travaux sur-humains, tels qu'ils nous ont été décrits par Eusèbe, Ruffin, et les Pères de l'Église. Avec lui portons nos pas jusqu'à Jérusalem, pour y assister aux derniers moments de l'auguste Mère de Dieu.

« D'Antioche, saint Pierre retourna en Italie dont il parcourut les diverses provinces, en y annonçant l'É-

vangile. C'est ce que rapportent Eusèbe, Ruffin et d'autres auteurs anciens. En effet, comme le témoigne As-térius, cet Apôtre, ayant reçu de Jésus-Christ la charge de paître et de nourrir son troupeau, il n'a pas languï dans une molle oïveté. Il n'a pas choisi une vie douce et paisible ; il n'a point cherché à éviter les périls. Il a vécu au contraire dans la plus grande et la plus continue activité ; il a fait de longues et pénibles courses dans toutes les parties de la terre, dans le but d'éclairer les aveugles par le flambeau de l'Évangile, de servir de guide à ceux qui étaient égarés, d'encourager et de faire avancer ceux qui marchaient déjà dans le sentier de la vérité et de la piété, de combattre sans cesse les ennemis de Dieu et de son Église, d'exhorter ses soldats, de souffrir toutes sortes de persécutions, d'endurer l'horreur des prisons les plus affreuses ; en un mot, de prêcher Jésus-Christ en tout lieu, parmi tous les travaux et tous les dangers que l'esprit peut imaginer. Il avait déjà envoyé ses disciples dans toutes les parties de l'univers, dans l'Orient et l'Occident. Il voulut encore y aller lui-même en personne : Après avoir confié à saint Lin et à saint Clet l'administration de son siège pontifical de Rome, il partit pour la Grande-Bretagne, qu'une conquête récente venait d'ouvrir aux Romains. Il franchit les Alpes, les Pyrénées, l'océan et aborda chez ces peuples belliqueux, barbares, inhumains, abandonnés à l'idolâtrie, et jeta dans leurs cœurs la féconde semence de la foi, qui devait bientôt y produire des fruits abondants.

« Lorsqu'il eut soumis au joug de l'Évangile plusieurs de ces hommes inflexibles et féroces, prêts à livrer les plus rudes combats aux Romains, pour repousser leur joug dominateur, le Pêcheur traversa l'océan pour visiter l'Espagne, et passa de là en Afrique. Tertullien, saint Cyprien, saint Grégoire, Innocent I<sup>er</sup>,

Métaphraste, Baronius, témoignent que saint Pierre a donné la foi à l'Afrique, et notamment à Carthage, à la Numidie et à la Mauritanie. Après avoir parcouru les principaux lieux de ces contrées, de même que les deux Lybies et la Cyrénaïque, après avoir laissé saint Crescent, comme évêque de Carthage, il arriva en Égypte, à Alexandrie où il confirma publiquement l'institution de saint Marc, son disciple, comme évêque et administrateur de cette grande ville, il se rendit de là dans la Thébaïde, institua saint Rufus évêque de Thèbes, cité opulente, très peuplée et très célèbre par ses cent portes, pénétra ensuite dans le fond de l'Éthiopie, dans les vastes régions de l'Aurore, *visus etiam Memmonis domum et secreta Auroræ extremæque Æthiopyum*. Ce fut alors qu'il eut la révélation d'aller à Jérusalem afin d'assister au trépas de la Sainte Vierge. » (Petits Boll. Fête S. Pierre.)

Cette digne Mère du Sauveur était donc restée sur la terre, de longues années après l'Ascension de son divin Fils au ciel.

Reine des Apôtres, elle les instruisait en leur racontant, sans doute, la vie cachée de Jésus à Nazareth, ses travaux, et tous ses actes merveilleux, opérés sous les seuls regards de Marie et de Joseph. Remplie comme eux, et à un degré plus éminent encore, de l'Esprit de Dieu, elle leur dévoilait la sagesse infinie du Seigneur, dans le mystère de l'Incarnation.

Pleine de sollicitude pour l'Église, Épouse mystique de Jésus, elle se penchait avec amour sur son berceau comme une mère, et elle lui prodiguait les témoignages de son admirable dévouement.

Surtout elle soupirait après le ciel, où elle reverrait enfin son Fils. Un élan de suprême amour brisa les liens qui attachaient son âme à son corps virginal, et elle mourut.

« La tradition rapporte que, lorsque Notre-Seigneur eut dit à saint Jean du haut de la croix : « Voilà votre Mère, » le disciple bien-aimé prit avec lui la Très Sainte Vierge. Ils habitèrent ensemble au Mont Sion et Marie recevait chaque jour, dans la communion eucharistique, Jésus, son vrai Fils, des mains de son fils adoptif. Quand l'archange lui eut annoncé l'heure de sa délivrance, elle en eut une joie indicible. Ainsi que Jésus, Marie ne fit que goûter la mort. Dieu ressuscita sa Mère et la fit asseoir dans le ciel au-dessus de tous les chœurs des Anges. — D'après la tradition la plus accréditée, Marie serait morte vers l'an 38 de Jésus-Christ, à l'âge de 72 ans. Il est probable que sa demeure fut transformée en Oratoire, bien que les preuves que nous avons soient de date relativement récente. André de Crète, qui vivait au VII<sup>e</sup> siècle, nous parle de la maison de la Sainte Vierge changée en église sur le Mont Sion. Depuis cette époque, plusieurs graves auteurs en font mention ; en 1670, on y voyait encore les restes d'un antique Oratoire bâti, affirmait-on, sur l'emplacement de la maison où saint Jean l'Évangéliste offrait les saints Mystères en présence de la Mère de Jésus. » (Jérusalem. — Emplacement de la Maison de la Sainte Vierge, Guide du F<sup>r</sup> Liévin.)

En parlant ainsi le F<sup>r</sup> Liévin se fait l'écho des personages les plus éminents des premiers temps de l'Église et des écrivains les plus autorisés, entre autres de saint Denis l'Arcopagite, disciple de Paul, et témoin oculaire de tout ce qui se passa au trépas de la sainte Vierge. Dans son traité des *Noms divins*, adressé à Timothée, saint Denis s'exprime en ces termes : « Hiérophée, notre maître sublime, brillait entre les pontifes inspirés, comme vous l'avez vu, quand vous et moi, au milieu d'un grand nombre de frères, nous vîmes contempler le corps vénérable qui avait produit la vie et

porté Dieu. Là se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens. Alors tous les pontifes voulurent, chacun à sa manière, célébrer la toute-puissante bonté du Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. Or, après les Apôtres, notre illustre maître surpassa les autres pieux docteurs, tout ravi et transporté hors de lui-même, profondément ému des merveilles qu'il publiait et estimé par tous ceux qui l'entendaient et le voyaient, qu'ils le connussent ou non, comme un homme inspiré du ciel et comme le digne panégyriste de la Divinité. Mais à quoi bon vous redire ce qui fut prononcé dans cette glorieuse assemblée ? Car, si ma mémoire ne m'abuse, il me semble avoir entendu souvent de votre bouche des fragments de ces divines louanges, tant vous déployez toujours une pieuse ardeur en ce qui concerne les choses saintes. Mais laissons ces mystiques entretiens, qu'on ne doit pas divulguer aux profanes. » (Dionys. Areopag. de Divinis Nom. cap. III, §. 2. Traduction de Mgr Darboy.)

Nous ne chercherons pas d'autres documents pour prouver que saint Pierre se rendit à Jérusalem et qu'il assista au trépas de Notre Dame.

Toutefois nous ajouterons à ce qui précède quelques paroles de saint Grégoire de Tours qui complètent les paroles citées de l'Arcopagite. En l'an 590, saint Grégoire de Tours s'exprimait ainsi : « Quand la bienheureuse Marie approcha du terme de sa carrière mortelle, tous les Apôtres réunis des diverses contrées du monde, vinrent à sa demeure. Apprenant qu'elle allait être enlevée à cette terre, ils veillaient avec elle. Le Seigneur Jésus, environné de ses Anges, leur apparut. Il recueillit l'âme de sa mère qu'il confia à l'archange Michel, et la vision disparut. A l'aube du jour les Apôtres transportèrent sur un lit funèbre le corps virginal et le déposè-

rent dans le sépulcre. Puis ils se firent près du monument attendant une nouvelle apparition du Seigneur. Voici, en effet, que Jésus revint près d'eux et prenant le corps sacré de sa Mère, il le transporta dans une nuée brillante au sein du paradis. C'est là que réuni à son âme glorieuse, il règne dans la gloire au milieu des élus, parmi les splendeurs sans déclin de l'éternité. » (De gloria Marty. lib. 1. c. iv.)

A l'occasion de ce texte de saint Grégoire de Tours, nous lisons dans l'Histoire ecclésiastique de Rohrbacher les réflexions suivantes : « Dans ce qu'il dit de la Sainte Vierge, on voit que dès lors c'était le sentiment commun des chrétiens, qu'après sa mort elle avait été élevée en corps et en âme dans le ciel. Car il raconte sa résurrection et son assomption corporelle comme une chose dont personne ne doutait. Et de fait, longtemps avant lui, l'Église romaine faisait profession de le croire, comme on le voit par le sacramentaire ou le missel du pape saint Gélase. Car dans la collecte pour la fête de l'Assomption, cette Église disait, comme maintenant, que la Sainte Mère de Dieu a bien subi la mort temporelle, mais n'a pu être abattue par les liens de la mort. Par ce que Grégoire dit un peu plus loin, on voit pareillement que dès lors c'était l'usage de placer dans les églises l'image de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras. » (Hist. Univ., t. IX, p. 346.)

L'abbé Darras traite avec soin cette question, dans son Histoire générale de l'Église, et il conclut en disant : « Arrière donc ces menteuses et hypocrites exégèses ! La science classique de Lanzi, aussi bien que la critique officielle de D. Calmet, s'évanouissent au rayon de lumière récemment échappé des catacombes. Le culte de la Sainte Vierge remonte au siècle apostolique ; ses images ont été peintes sous les yeux des Apôtres et exposées par eux à la vénération des fidèles ; le mystère

de son Assomption glorieuse, transmis par la tradition orale avec les autres arcanes de la doctrine sainte, éclata au grand jour, à l'époque de Constantin, et resta depuis une des plus douces croyances de l'univers catholique. Voilà la vérité, telle que nous avions à cœur de la dire, après tant de défaillances, d'hésitations et de réticences calculées. Du reste, il est bien vrai qu'à cette époque saint Luc fit paraître son Évangile. On s'accorde généralement à reconnaître qu'il le composa à l'époque du troisième voyage de saint Paul à Jérusalem. Il fut évangéliste, et l'histoire nous apprend en outre qu'il était peintre ; et qu'en cette qualité il légua aux générations à venir les traits bénis de la Mère de Dieu. » (t. VI, 36.)

V.

SAINT PIERRE DE RETOUR A ROME.

Il eût été doux à saint Pierre de rester quelque temps à Jérusalem et de revoir la Galilée, sa patrie. Avec quel attendrissement il eût repris ces chemins par où avait passé son divin Maître ! Chaque pierre de ces routes sanctifiées par le Verbe-Incarné lui rappelait une parole, un bienfait, un souvenir du Sauveur. A l'âge où était alors l'Apôtre, on aime à se rappeler le passé et ses vives impressions. Mais Rome, où il avait fixé son siège, l'attendait. Il reprit donc sa course, revit l'Égypte, l'Afrique, et arriva de nouveau dans la capitale du monde, au milieu de ses frères, qui le reçurent avec la joie qu'apporte à une famille bien née un père aimé, en y rentrant après une longue absence.

Pierre s'occupa d'abord de toutes les questions in-



téressant la grande communauté chrétienne de Rome, et il les régla. Puis il voulut aller encourager les provinces d'Italie, y instituer des évêques et des prêtres. C'est ainsi qu'il donna saint Barnabé à l'église de Milan, et à celle de Lucques, saint Paulin. Les villes du littoral de la Méditerranée furent ensuite l'objet de sa sollicitude.

Ce fut à cette époque qu'il reçut du ciel un avertissement de sa fin prochaine. Le Maître qu'il avait servi avec tant de courage, Jésus-Christ, pour qui seul il vivait, dont l'amour le soutenait et l'enivrait de joie au milieu de ses travaux et de ses tribulations, Jésus, voulait enfin le couronner au ciel.

Car il faut se rappeler que la vie d'un Apôtre, comme celle de tout être humain, se compose d'amour et de souffrance.

Le père et la mère aiment leur famille, travaillent et souffrent pour elle.

Le savant aime la science et lui consacre ses jours et ses nuits.

Le soldat aime son métier et sa patrie : il ne recule devant aucune fatigue, et il brave la mort.

Les enfants, au cœur bien fait, aiment leurs vieux parents et mettent leur bonheur à les entourer de soins, d'affection, pour consoler leur vieillesse.

Dans un autre ordre, l'homme cupide aime l'argent et s'impose des sacrifices de tout genre pour augmenter sa fortune. Le voluptueux en agit de même, et l'ambitieux aussi, celui-ci, afin de moissonner quelque gloire nouvelle, et l'autre, en vue de s'assurer quelque nouveau plaisir.

Aimer et souffrir pour l'objet que l'on aime, dans la vérité comme dans l'erreur, dans la vertu comme dans le vice, voilà en quoi se résume toute existence humaine, aussi bien dans les hauteurs où vivent les âmes

les plus parfaites, que dans les abîmes où se traînent les âmes les plus avilies. Là aussi on aime quelque chose; là aussi on veut jouir, et l'on voit ces êtres misérables tendre la main et faire effort pour arriver au plaisir qu'ils convoitent.

Pierre aimait le Christ Jésus, et il l'aimait jusqu'à la folie. Amant passionné de son Maître, il en portait avec amour la Croix, dans son cœur, dans son corps, sur ses épaules. Par sa parole enflammée, il en disait la sagesse, la beauté infinie, la vertu sans bornes, les joies incomparables. Et l'on voyait les peuples tendre les bras vers elle, s'y attacher, vivre et mourir en la tenant pressée sur leur cœur.

Oui, Pierre aimait et souffrait aussi, comme tous les hommes. Seulement il avait choisi la bonne part : Dieu avant tout ; Dieu en tout ; Dieu pour lui et pour l'univers, à qui sa grande voix l'annonçait et le jour et la nuit, en Orient et en Occident. Cette part ne lui sera pas ôtée. Tandis que les autres, en aimant les choses passagères, les perdront, ou les ont déjà perdues, Pierre gardera éternellement le Christ qu'il a aimé. La mort qui nous ravit tout, biens, gloire, famille, ne saurait nous séparer de Jésus-Christ, vainqueur de la mort. Et ceux qui ont souffert pour l'objet de leur amour, amour naturel, profane, coupable peut-être, que peuvent-ils attendre, par delà la tombe, pour prix de pareils efforts ? Rien, sinon ce qu'ils méritent, pour n'avoir pas écouté le *sursum corda* ! que l'Église, leur mère, leur criait chaque jour ?

Heureux Pierre ! qui entendit l'Ange du Seigneur, aux rivages de la mer, lui dire : « Pierre, le temps de votre mort et de votre délivrance approche ; il vous faut retourner à Rome ; c'est dans cette ville que vous souffrirez la mort de la croix, et ensuite vous recevrez la couronne de Justice. » (Tillemont, Mém. t. I, p. 184.)

VI.

SECONDE ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE.

Pierre rentra donc à Rome et y fortifia les chrétiens contre la parole et les artifices de Simon le magicien, que Satan avait poussé jusque dans la capitale du monde, pour combattre le Christianisme, en général, et surtout pour entraver la prédication de notre grand Apôtre.

Un moment de calme lui permit de composer sa seconde Épître.

Voici comment l'abbé Darras narre, avec sa méthode précise, ce qui se passa à ce moment-là.

« Le monde entier, dit-il, s'armait contre la foi du Christ, lorsque les deux Apôtres Pierre et Paul revinrent à Rome défier la persécution jusque dans son centre. « Les fidèles romains, dit saint Ambroise, alarmés du danger que courait Pierre, le chef de l'Église, le conjurèrent de céder à l'orage et de s'éloigner de la ville. Il s'y refusa d'abord, mais leurs instances furent si pressantes qu'enfin il se décida à partir. Pendant la nuit, il se mit en route, et déjà il approchait du mur d'enceinte, lorsqu'il vit le Christ franchir la porte et venir à sa rencontre. Où allez-vous, Seigneur ? lui demanda l'Apôtre. — Jésus-Christ répondit : Je viens à Rome pour y être de nouveau crucifié. — Pierre comprit le sens de cette divine parole. Il rentra à Rome pour y attendre le martyre. » On voit encore aujourd'hui sur la voie Appia, à une petite distance des remparts, une modeste chapelle, connue à Rome, sous le vocable de : *Domine quo vadis* ? C'est là que le prince des Apôtres eut la vision

dont saint Ambroise nous a conservé le souvenir. « La petite église située en ce lieu, dit Mgr Gerbet, est une station particulièrement aimée de ces âmes qui, après avoir été déjà éprouvées par la souffrance, pressentent que des tribulations encore plus dures les attendent là où la voix de Dieu, le devoir les appelle. La Rome païenne, qui préparait le martyre à saint Pierre, est une figure du monde. Ces âmes voudraient fuir loin de lui, dans une retraite paisible. Mais qu'elles prennent courage. Si elles sont forcées d'y retourner avec la croix, c'est le Sauveur qui la portera devant elles. « Seigneur, où allez-vous ? Question de tous les temps, que la foi et l'amour adressent à Dieu, lorsqu'il nous dit de le suivre à travers les mystérieuses ténèbres de la douleur. Une méditation sur ces paroles, faite dans la chapelle, qui en garde la mémoire toute vive, a rendu de la force à bien des cœurs qui en avaient besoin, et je ne comprends pas la triste théologie de quelques écrivains, qui en attaquant la réalité historique de ce récit, sont allés jusqu'à en méconnaître la beauté morale. » (Gerbet, Esquisse de Rome chrétienne, t. I, Introd. p. 19. et 20.)

Mgr Gerbet comprenait à merveille ces méconnaissances, et il savait que les écrivains, amis de la triste théologie des Jansénistes, n'ayant pas l'audace encore de rompre avec leur Mère, la sainte Église catholique, se plaisent à lui arracher quelque lambeau de son glorieux vêtement, et, s'ils le pouvaient, de la dépouiller de ses richesses spirituelles et temporelles. Ceux-là sont de la race des fauves, avides du sang chrétien ; seulement, ils n'en ont que la malice, sans l'énergie.

Rentré à Rome, l'Apôtre écrivit son testament, c'est-à-dire sa seconde Épître, adressée à tous les fidèles de l'univers. Écoutons au moins le commencement de cet acte, si digne, par le fond et la forme, du Chef de l'Église. Jamais pontife n'a parlé avec une telle majesté,

et l'on sent dans ces accents immortels la force de l'Esprit-Saint.

« Simon-Pierre, serviteur et Apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui ont reçu en partage avec nous la même foi, dans la justice de notre Dieu et Sauveur, Jésus-Christ : qu'en vous abondent la grâce et la paix, dans la connaissance de Dieu et du Christ Jésus Notre-Seigneur. Comme tous les dons de sa vertu divine, pour la vie et la piété, nous ont été communiqués par la connaissance de Celui qui nous a appelés par sa propre gloire et sa vertu ; c'est par lui qu'il nous a donné les très grandes et précieuses choses qu'il avait promises, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, fuyant la corruption de cette concupiscence qui est dans le monde.

« Vous, de votre côté, apportez tout votre soin à produire : dans votre foi, la vertu ; dans la vertu, la science ; dans la science, la tempérance, la patience ; dans la patience, la piété ; dans la piété, l'amour de la fraternité ; dans l'amour de la fraternité, la charité. Car si ces choses se trouvent en vous, et qu'elles y surabondent, elles ne laisseront pas vide et infructueuse en vous la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tandis que celui qui ne les a point, est un aveugle qui marche en tâtonnant, et qui arrive à oublier comment il a été purifié de ses anciens péchés. Par conséquent, mes Frères, appliquez-vous davantage à rendre certaines, par les bonnes œuvres, votre vocation et votre élection : car en agissant ainsi vous ne pécherez jamais. Et de la sorte, il vous sera donné magnifique entrée dans le royaume éternel de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. » (II Petr. 1, 1-11.)

« C'est pourquoi, je commencerai toujours par vous avertir de ces choses, bien que vous les sachiez, et que vous soyez affermis dans la présente vérité. Car je

crois qu'il est juste, tant que je suis encore dans cette tente, de vous ramener en vous avertissant ; certain que dans peu de temps aura lieu la déposition de ma tente, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a signifié lui-même. Mais j'aurai soin de m'occuper souvent de vous, même après ma mort, afin que vous vous rappeliez ces enseignements.

« Au reste ce n'est pas en suivant des fables étudiées, que nous vous avons fait connaître la vertu et la présence de Jésus-Christ, mais c'est après avoir été les contemplateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque cette voix descendit sur lui du sein d'une splendeur magnifique : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mes complaisances : écoutez-le.

« Et nous entendimes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. Nous avons d'ailleurs les oracles plus affermis des prophètes, sur lesquels vous faites bien d'arrêter les yeux, comme sur une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs ; sachant, avant tout, qu'aucune prophétie de l'Écriture ne vient d'interprétation particulière. Car jamais les prophéties ne sont venues de la volonté humaine ; mais c'est inspirés par le Saint-Esprit, que les saints hommes de Dieu ont parlé. » (II Petr. 1, 12-21.)

Comme on est heureux d'entendre ces affirmations tomber des lèvres de Simon-Pierre, devenu le grand pêcheur d'hommes ! Sans effort, il voit de son regard, illuminé d'en haut, les profondeurs de la doctrine de son Maître, et il donne avec assurance la source divine et la généalogie des vertus, qui jaillissent du sein de Jésus-Christ, pour nous inonder et nous rendre participants de la nature même de Dieu, comme le pur

cristal, pénétré de la lumière du soleil, participe de son éclat.

Voilà le vrai chrétien, dit l'Apôtre : celui en qui surabondent ces dons célestes, tandis que ceux qui ne les possèdent pas, marchent dans la vie tels que des aveugles.

Il appelle son corps une tente, qui abrite son âme ! Il va la replier et la déposer à terre, comme fait le voyageur campé pour une nuit. Il sait que son départ pour le ciel est proche : « Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a signifié ! » (II Petr. 1, 14.) Celui qui parlait avec cette simplicité, vivait évidemment sous le regard et dans un commerce habituel avec son Maître. Le sépulcre n'avait point de nuit pour lui ; il voyait briller par delà, au rivage éternel, le phare du port béni de la patrie. Arrivé là, disait-il à la grande famille de ses enfants, *je m'occuperai de vous.*

C'est aussi dans ce même chapitre qu'on peut lire ces paroles si profondes : « Sachant, avant tout, qu'aucune prophétie de l'Écriture ne vient d'interprétation particulière. Car jamais les prophéties ne sont venues de la volonté humaine ; mais c'est inspirés par le Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé. » (Ibid. 20, 21.)

Dans le chapitre second, saint Pierre signale « les maîtres menteurs qui introduiront des sectes pernicieuses » dans l'Église. Ils iront plus loin ; car ils deviendront apostats, « reniant le Sauveur qui les a rachetés... beaucoup suivront leurs débauches. » (Ibid. 1, 1.) Ainsi ces renégats seront des débauchés et leurs disciples aussi. Ce signalement conviendra à la plupart de ceux qui troubleront l'Église, le long des siècles, par leurs révoltes : Chez eux, la dépravation du cœur aura précédé celle de l'esprit, et celle de l'esprit aura lâché la bride à tous les emportements de la bête, au moins

en secret. « A cause d'eux la voie de la vérité sera blasphémée. Et dans leur avarice, ils trafiqueront de vous par l'artifice des paroles. » (II Petr. II, 2, 3.) Voilà la triple concupiscence de ces hommes dévoyés ; le vieil homme qui a tué le chrétien : voilà le païen ressuscité. En définitive, c'est là qu'en arrive tout pécheur révolté contre Dieu, le Christ et son Église. Que peut-il être, si ce n'est païen ? C'est fatal.

Mais aussi il y a un Dieu, le Dieu que nous adorons : Créateur et souverain Maître de toutes choses. C'est pourquoi ces pécheurs n'échappent pas à sa justice infinie. « Depuis longtemps leur jugement s'exécute sans relâche et leur perdition ne sommeille pas. » Le Seigneur n'a point épargné les anges pécheurs, ni l'ancien monde devenu chair, sauvant Noé et sa famille ; ni Sodome et Gomorre, sauvant Loth resté pur. « Le Seigneur sait délivrer de la tentation ceux qui le servent et réserver les pécheurs au jour du jugement : mais principalement ceux qui suivent la chair dans ses concupiscences immondes, qui méprisent les puissances, qui sont audacieux, épris d'eux-mêmes et qui ne craignent point d'introduire des sectes, qui sont pleins de blasphèmes. » (Ibid. 9, 10.)

L'Apôtre faisait le portrait des disciples de Simon, dignes de leur maître. Simon mourra, mais l'erreur ne cessera pas d'attaquer la vérité, ni d'enfanter des fils de perdition. « Et ceux-ci, comme des animaux sans raison, naturellement destinés à devenir une proie et à périr, attaquant par leurs blasphèmes ce qu'ils ignorent, périront par leur corruption même. Recevant le salaire de l'iniquité, ils estiment bonheur les plaisirs d'un jour... leurs yeux sont pleins d'adultère et d'un péché incessant ; ils attirent à eux les âmes inconstantes ; leur cœur est exercé dans l'avarice : fils de malédiction. » (Ibid. 12-14.) Quelle peinture énergique des hérétiques

et de tous les mauvais chrétiens ! de tous ceux qui repoussant l'Esprit de vérité, ne veulent ni de l'Église, ni des remèdes à elle confiés par le Fils de Dieu. Tel fut Balaam : un animal muet réprima la folie de ce prophète.

On dirait qu'à cette heure-là, Pierre aperçut en vision les sectaires de nos jours, tant il les peint trait pour trait : « Débitant les emphases de la vanité, ils amorcent par les désirs charnels de la luxure, ceux qui ne fuient pas assez les hommes vivant dans l'erreur. Ils leur promettent la liberté, étant eux-mêmes esclaves de la corruption. Car celui par qui on a été vaincu, on en est aussi l'esclave. » (II Pet. II, 18, 19.) Pierre était ainsi l'écho fidèle de Jésus disant : « Qui commet le péché est l'esclave du péché. » (Jean VIII, 34.) Bossuet traduira le Maître et le disciple, lorsque traçant le portrait de Cromwel, il écrira : « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. » On peut dire de ces renégats avec saint Pierre : « Si donc après s'être retirés des corruptions du monde, par la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils s'y laissent enlacer et vaincre de nouveau, leur dernier état est devenu pire que le premier. » (II Petr. II, 20.)

Dans le chapitre troisième, notre Apôtre dit : « Voici, mes bien-aimés, la seconde lettre que je vous écris, et dans toutes les deux j'encourage votre âme sincère en l'avertissant » (Ibid. III, 1.) qu'il faut se souvenir des paroles du Seigneur et de ses Apôtres, et aussi qu'il viendra des séducteurs pleins d'astuce, qui diront du Seigneur : « Qu'est devenue sa promesse ? Où est son avènement ? Nos pères sont morts, rien n'est changé à l'ordre de la création : la nature est éternelle. Ainsi ils diront. Or la vérité, qu'ils l'ignorent ou non, c'est que le Verbe

de Dieu a créé les cieux d'abord, ensuite la terre qui émergea du sein des ondes, et qui y fut replongée par le déluge. En ce moment les cieux et la terre ne subsistent que par le Verbe de Dieu. C'est lui qui les maintient dans l'état actuel jusqu'au jour du jugement et de la catastrophe finale où les impies périront par le feu. Pour vous, mes bien-aimés, ne cherchez point à supputer les temps. Sachez qu'aux yeux du Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. Le Seigneur donc ne recule point devant sa promesse, ainsi qu'on se l'imagine parfois. Sa providence est patiente, par amour pour vous, car il ne veut la perte d'aucune âme ; il veut au contraire nous appeler tous à la pénitence. Cependant le jour du Seigneur surprendra à l'improviste, comme surprend un voleur. Dans un choc terrible, les cieux passeront ; les éléments embrasés seront dissous ; la terre avec tout ce qu'elle renferme, sera consumée par le feu. Si donc tout l'univers est destiné à périr, quelle ne doit pas être la sainteté, la piété de votre vie, vous qui attendez le jour du Seigneur, qui courez à cet avènement formidable, où les cieux embrasés seront dissous, où les éléments entreront en fusion sous l'ardeur des flammes ! Selon la promesse de Dieu, nous attendons de nouveaux cieux, une terre nouvelle, patrie de la justice. Dans une telle expectative, mes bien-aimés, il faut vous maintenir immaculés et purs, dans la paix d'une conscience inviolable. Redoublez donc de zèle et croyez que la longanimité de Notre-Seigneur est un moyen de salut pour vos âmes. Notre bien-aimé et frère, Paul, vous a déjà écrit ces choses, selon la sagesse divine qui l'inspire. Tel est son enseignement dans toutes les lettres où il a traité ce sujet. Je sais qu'on trouve dans ses Épîtres des passages difficiles à comprendre, et qu'un certain nombre d'hommes ignorants et légers cherchent à en

dépraver le sens. Mais il n'est pas un seul livre des Écritures que l'esprit de mensonge et de ruine n'ait prétendu altérer de la sorte. Vous du moins, frères, tenez-vous pour avertis. Gardez-vous de céder à des suggestions perfides ; soyez fermes dans la foi, croissez de plus en plus dans la grâce et la connaissance de Jésus-Christ, notre Dieu et notre Seigneur. A lui, la gloire, et maintenant dans les jours de l'éternité. Amen. » (II Petr. III. 4-18.)

L'abbé Darvas, à qui nous avons emprunté la traduction de ce troisième chapitre, ajoute : « Quiconque voudra méditer cette lettre apostolique comprendra sans peine que le protestantisme se soit constamment épuisé en efforts inutiles pour en contester l'authenticité. Pierre y parle comme chef suprême de l'Église ; il s'adresse en cette qualité, à tous les fidèles de l'univers ; il leur doit les derniers accents de sa voix ; il les prévient qu'il va mourir ; le Seigneur le lui a révélé ; mais il les rassure pour l'avenir : il prendra soin de ménager à son apostolat une succession non interrompue. Comment, à ces traits, ne pas reconnaître l'autorité de celui qui avait la charge de confirmer ses frères dans la foi ? Comment aussi, en face de ce testament sublime, nous parler avec mépris de l'infériorité intellectuelle du prince des Apôtres ? On a osé s'exprimer ainsi, et nous en rougissons pour les lettrés de notre siècle. « Ils blasphèment véritablement ce qu'ils ignorent. » Quelle majesté dans cette condamnation des hérésiarques de tous les âges, prononcée par saint Pierre ! Sous le poids de cet anathème, Simon le magicien, ses disciples les Gnostiques ; ses complices les Nicolaites, les Cérinthiens, et tant d'autres qui pullulaient au temps des Apôtres, demeurèrent écrasés. Mais la foudre, partie des catacombes du Vatican, a prolongé bien au delà son action formidable. Elle a touché au front tous les

sectaires et les a réduits en poudre. En vérité, si notre époque n'était point par excellence celle de la légèreté, disons le mot, de l'ignorance en matière de religion, les littérateurs ne dédaigneraient pas de citer l'éloquent tableau des corruptions païennes, tracé dans les cryptes de Rome, à quelques pas de la maison d'or de Néron, par le premier des papes. Mais quel littérateur, officiel ou non, songe à lire les Épîtres de saint Pierre ? Un pécheur galiléen, dont la légende catholique a fait un souverain pontife de convention, qui donc s'en inquiète ? Il a dit que la terre périrait par le feu, et la science nous a prouvé que si le globe terrestre périssait jamais, ce serait par le froid. »

Notre historien, on le sent, portait dans sa poitrine un cœur d'Apôtre, passionné pour la vérité. Il aimait Jésus-Christ et son Église ; il consacrait au Règne du Sauveur toutes les énergies de son âme et toutes les lumières de son intelligence. A son heure, il savait opposer la vraie science aux redites colportées par l'ignorance, après avoir été empruntées aux sectaires menteurs, ou ignorants eux-mêmes.

« Ils parlent de science ! » disait-il. Voici le dernier mot de la science : « Le mouvement c'est de la chaleur, comme on le sait aujourd'hui, et la terre, qui parcourt 660.000 lieues en vingt-quatre heures, comme tous les véhicules possibles, dépense de la chaleur. C'est pourquoi, si, par un moyen quelconque, on empêchait la terre de tourner, immédiatement son mouvement se transformerait en chaleur.

« Or, le calcul indique qu'en supposant la terre de plomb, sa température monterait au chiffre fabuleux de 3.000 degrés centigrades. A une pareille chaleur, la terre elle-même ne résisterait pas, elle repasserait presque en totalité à l'état de vapeur, comme aux premières époques géologiques. » Ainsi pour procurer en un

clin d'œil, *in ictu oculi*, c'est l'expression de saint Paul, la grande catastrophe finale qui anéantira ce globe dans les flammes, il suffirait à la main créatrice, qui le guide, d'en arrêter soudain l'essor au milieu des champs de l'éther. Voilà ce que la science récente a découvert ; elle apprendra sans doute encore dans l'avenir d'autres secrets de ce genre. Qu'importe à notre foi ? Ne savons-nous pas que le Dieu qui a créé le monde peut, à son gré, le détruire ? Il nous a révélé que le feu serait l'instrument de sa justice suprême, comme l'eau du déluge fut celui d'un premier châtiement, aux jours de Noé. Dès lors l'Église catholique, fidèle aux enseignements du Christ et de son représentant saint Pierre, a inscrit dans la Liturgie la prophétique mention du feu qui embrasera la terre, au second avènement du Fils de l'homme.

« On a pu remarquer, dans le texte même de l'Épître, le soin avec lequel le prince des Apôtres prémunit les fidèles contre les tentations d'une curiosité présomptueuse, qui voudrait pénétrer les secrets divins et connaître le jour marqué pour la fin du monde. Il consacre, à cette occasion l'inspiration divine des Épîtres de saint Paul, et les élève au rang des Écritures canoniques. Le premier successeur de Jésus-Christ, signant dans son testament le témoignage de sa confraternité avec Paul, l'Apôtre des nations ; la communion de doctrine précédant celle du martyre, voilà la seconde Épître de saint Pierre. » (Hist. gén. t. VI, 193.)

La citation ci-dessus de notre auteur est empruntée au savant M. Flamel, qui dit : « Arrêter notre globe serait donc nous faire cuire, ni plus ni moins, dans un bain de plomb chauffé à plus de trois mille degrés ».

VII.

CHRISTIANISME ET NATURALISME.

La prédication des Apôtres Pierre et Paul, et de leurs nombreux disciples, avait déjà formé au sein de la ville de Rome, deux sociétés bien distinctes : l'une chrétienne, l'autre païenne.

Saint Paul distingue en nous deux hommes : l'homme intérieur et l'homme extérieur : *Homo qui intus est et homo qui foris est*, et chacun de nous s'attache plus ou moins à l'un des deux.

Or, saint Thomas d'Aquin, en parlant de la charité, distingue, avec le philosophe de Stagire, cinq marques principales dans l'amitié.

L'ami, dit-il, désire que son ami vive — il lui veut du bien — il lui en fait — il se plaît dans sa compagnie — il partage ses peines aussi bien que ses joies.

Si donc nous aimons en nous, en première ligne, l'homme intérieur, c'est-à-dire notre âme, nous voulons qu'elle vive et que sa vie soit abondante. Suivant l'ardeur avec laquelle nous désirerons sa perfection, nous travaillerons à la réaliser, aimant à rentrer en nous-mêmes par la réflexion, l'examen de notre conscience, l'oraison, l'étude, et enfin nous serons heureux de ses progrès ou attristés de ses défaillances et de ses fautes.

Si, au contraire, nous aimons notre corps plus que notre âme, nous aurons surtout, durant notre existence, souci de conserver notre santé corporelle. Dans ce but, nous chercherons les moyens de donner à l'homme extérieur tous les avantages possibles, en cultivant

nos facultés naturelles de corps et d'esprit, pour lui procurer les biens et les jouissances de la nature, nous réjouissant de tout ce qui lui est prospère et nous attristant de ses maladies et de sa mauvaise fortune.

Il y avait donc à Rome, en présence l'un de l'autre, le vieux paganisme qui avait pour l'homme extérieur un amour effréné, et puis le Christianisme naissant, qui mettait l'âme au-dessus du corps, autant qu'une reine au-dessus de son serviteur, ou plutôt de son esclave.

Le Christianisme soumettait, alors comme maintenant, dans l'homme, les passions à la raison, et la raison à la Révélation chrétienne. De sorte que le disciple de Jésus-Christ réglait en lui-même la vie des sens d'après la loi du Maître divin ; il soumettait sa raison à l'enseignement infaillible des Apôtres, et dans l'essor de son esprit, dans ses conceptions intellectuelles, il prenait toujours la foi pour guide et pour maîtresse souveraine.

Le païen n'avait point d'autorité enseignante à laquelle sa raison eût pu se confier et se soumettre. Les philosophes d'alors, comme Sénèque, pouvaient bien au-dedans d'eux-mêmes se rire des faux dieux et s'en amuser avec leurs amis intimes, mais en public, ils s'en montraient les adorateurs sincères, pour plaire au peuple. De sorte que saint Paul, dans son Épître aux Romains, pouvait reprocher à ces philosophes de n'avoir pas rendu gloire au vrai Dieu, dont ils avaient reconnu l'existence par le spectacle de la nature, où brille une infinie sagesse. En punition de ce crime, dit l'Apôtre, ils ont été livrés à leurs basses et impures passions.

Le Christianisme apprenait aux hommes la blessure faite à leur nature, créée dans la justice originelle, par le péché de leur premier père, Adam, et il leur révélait le remède apporté du ciel à l'humanité par le

Verbe-Incarné, Jésus-Christ ; ce remède, c'est la grâce ou secours spirituel, qu'on peut obtenir facilement, puisqu'il suffit de le demander par la prière, ou de le chercher dans les sacrements.

Fidèles à cette doctrine, les premiers chrétiens se réunissaient dans les catacombes pour entendre la parole sacrée, prier ensemble Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, l'adorable Trinité ; recevoir les sacrements, canaux divins de la grâce, qui coulait en eux avec le sang de Jésus-Christ. Ils sortaient de ces réunions, illuminés de la vérité céleste, fortifiés pour la lutte contre eux-mêmes et contre les ennemis du dehors, prêts à tout sacrifier pour garder leur âme dans la pureté : fortune, plaisirs, honneurs, et même la vie de l'homme extérieur, la vie du corps.

Le monde romain en était arrivé à adopter dans sa vie pratique, cette abominable maxime : « La vertu après l'argent. » Celle des chrétiens était celle-ci : « Plutôt mourir que de se souiller ».

C'était logique de part et d'autre : avec l'argent on se procure tous les plaisirs du corps ; avec l'argent, on achetait alors les honneurs ; avec l'argent, chez les païens, on devenait le maître du monde. A Rome, tout était à vendre, et tout s'achetait.

S'il en est de même chez les peuples chrétiens d'aujourd'hui, c'est que nous devenons païens. Par la grâce de Dieu, nous n'en sommes pas arrivés là ; et s'il plaît à certaine société sectaire de remettre en honneur de nos jours la maxime païenne : « La vertu après l'argent, » ils trouvent bientôt au seuil de leurs opulentes demeures, la conscience publique chrétienne pour les condamner et les flétrir. Car aux premiers âges chrétiens, ce naturalisme avilissant était honni de nos pères, et l'Église a gardé fidèlement la mission de tenir toujours levé, au-dessus de notre société, le flambeau de la Ré-



vélation chrétienne. Et il suffit à lui seul pour assurer le progrès moral du monde.

Comme le soleil fait rentrer, en se levant, les oiseaux de nuit dans leurs ténèbres, ainsi le flambeau de la foi chrétienne force les scandaleux à se cacher, et tel homme, élevé aux honneurs, verra sa maison déserte, parce que son foyer n'a pas été béni par l'Église ; ses enfants porteront une marque déshonorante au front. On dit que le Catholicisme se meurt ! Grave erreur. Jamais sa puissance n'a été aussi grande que de nos jours. On a vu les rois présenter à l'adoration de leur peuple, des courtisanes, et le peuple comme les grands, s'avisait jusqu'à ne pas chasser par son mépris celles, comme l'a dit un de nos orateurs, qui « se jouaient avec la couronne de France. » Eh bien ! qu'un chef de nation s'avise aujourd'hui d'afficher dans sa conduite pareil naturalisme, devant la foule, parmi nous, il verra si la conscience publique chrétienne se courbera muette devant le scandale. Une flétrissure partie de tous les rangs de la société sera le châtement de ce criminel audacieux.

Pierre et les Apôtres, par leur prédication, formaient dans le monde d'alors cette admirable conscience publique chrétienne, vrai trésor de la terre. Nous en avons pour preuve l'*Épître à Diognète*, qui parut à l'époque de la persécution de Néron, Épître dont l'auteur inconnu déclare être un disciple des Apôtres. Nous voulons la citer, en partie, pour montrer avec quelle rapidité la conversion du monde païen s'opérait, sous le souffle de l'Esprit-Saint qui se jouait dans les âmes, tandis que les hérauts du Christ prêchaient à toute créature la parole sacrée.

### VIII.

#### ÉPÎTRE A DIOGNÈTE.

« Les chrétiens ne diffèrent des autres hommes ni par le territoire, ni par le langage, ni par la manière de vivre. Ils habitent les cités grecques ou les villes barbares, selon qu'il a plu à la Providence de les y faire naître ; ils se conforment pour la nourriture, le vêtement, les habitudes extérieures aux usages de leurs compatriotes, et pourtant leur vie est un prodige de sainteté et de vertu qui étonne tous les regards. Ils habitent leur patrie, mais comme des étrangers. Comme citoyens, ils prennent part à la vie commune ; ils endurent tout comme étrangers. Point de contrée étrangère qui ne soit pour eux une patrie ; point de patrie qui ne leur soit étrangère. Ainsi que les autres hommes, ils se marient et deviennent pères ; mais les voit-on, comme les autres hommes, abandonner leurs enfants ? Ils ont une table commune ; mais leur charité fraternelle n'est point la promiscuité. Ils sont dans la chair, mais ne vivent point selon la chair. Ils habitent la terre, mais en citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, mais la régularité de leur vie dépasse les lois. Ils aiment tous les hommes, mais tous les hommes les persécutent. On ne les connaît pas, et on les condamne ; ils meurent et naissent ainsi à la vie. Ce sont des mendiants, et ils enrichissent des multitudes ; manquant de tout, ils surabondent en tout. On les charge d'opprobres, et les opprobres font leur gloire. On déchire leur réputation et on rend témoignage à leur innocence ; on les maudit, ils bénissent ; aux injures, ils répondent

par le respect. Leur conduite est irréprochable, et on les punit comme des scélérats ; ils marchent avec joie au supplice, parce que le supplice les conduit à la vie. Contre eux, les Juifs arment leurs bras comme ils feraient contre des étrangers ; les Grecs les persécutent, sans que ni Grecs ni Juifs puissent justifier la persécution dont ils les accablent. En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde.

« L'âme est répandue dans tous les organes corporels : les chrétiens sont disséminés dans toutes les villes du monde ; l'âme habite le corps, mais n'est pas du corps ; les chrétiens habitent le monde, mais ne sont pas du monde. Invisible dans un corps visible, l'âme est comme retranchée dans une forteresse ; il en est de même des chrétiens, durant leur passage sur la terre ; mais l'amour de Dieu qui fait les chrétiens demeure invisible. La chair est l'ennemie de l'âme, et lui livre une guerre incessante, parce que l'âme fait obstacle aux passions de la chair ; le monde est ennemi des chrétiens, parce que les chrétiens font obstacle aux passions du monde. L'âme aime la chair qui la hait, comme les chrétiens aiment leurs propres persécuteurs. L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui soutient le corps ; les chrétiens retenus dans ce monde comme dans une prison, soutiennent le monde. L'âme immortelle habite une tente mortelle ; les chrétiens habitent ici-bas des demeures périssables, en attendant l'incorruptibilité des cieux. L'âme se fortifie par les mortifications de l'abstinence et du jeûne ; les chrétiens se multiplient par les supplices auxquels on les traîne chaque jour. Tel est le rang que Dieu a assigné aux chrétiens ; il est si considérable aux yeux de la Providence, qu'il ne leur est pas permis à eux-mêmes de s'y soustraire.

« La raison de tous ces faits, c'est que la doctrine

professée par les chrétiens n'est pas une convention humaine, pareille à ces mystères que les temples de l'idolâtrie gardent avec tant de soin pour les soustraire à l'œil des profanes. Le vrai Dieu, tout-puissant, invisible, créateur de toutes choses, a fait descendre la vérité du haut des cieux. Il a établi son Verbe saint et incompréhensible parmi les hommes, il a voulu le fixer dans leurs cœurs. Ce n'est point comme quelques-uns le prétendent, un de ses ministres, un ange, un prince de la hiérarchie céleste, un des esprits qui président, sous ses ordres, au gouvernement de la terre et du ciel, que Dieu a envoyé aux hommes ; mais l'artisan suprême, le créateur de l'univers, celui par qui il a fait les cieux et renfermé l'océan dans ses limites ; à la voix duquel les astres obéissent, le soleil en suivant la marche qu'il lui trace chaque jour, la lune en éclairant les nuits ; celui par qui toutes les choses ont été ordonnées, circonscrites et soumises ; les cieux et tout ce qu'ils renferment, la terre et les mers, le feu, l'éther, l'abîme, les altitudes, les profondeurs et tout ce qui remplit leur intervalle. Voilà celui que Dieu a envoyé aux hommes, non pas, comme on voudrait le faire croire, pour les terrifier par une tyrannie insupportable, mais pour les attirer par la douceur et la clémence. Dieu l'a donc envoyé, de même qu'un roi envoie son fils, roi comme lui ; il l'a envoyé comme un Dieu pour sauver les hommes par la persuasion, non par la violence. La violence ne saurait se trouver en Dieu. Il l'a envoyé pour inviter les hommes, non pour les contraindre, pour les appeler par l'amour, non pour les accabler sous le poids de sa justice. Un jour, il l'enverra de nouveau comme juge, et alors qui pourra soutenir la rigueur de cet avènement ?..

« Voyez tous ces chrétiens qu'on jette aux bêtes féroces pour les contraindre à renier leur foi : rien ne